

Tandis que je traversais la ville, je croisais sans cesse des individus de toutes sortes, ainsi que des petits groupes. Mais ces derniers étaient rares, car la police avait interdit tout rassemblement, et, dès que les agents repéraient ce qui s'apparentait à un attroupement, ils considéraient à juste titre qu'il s'agissait d'un refus d'obtempérer au pouvoir policier et procédaient immédiatement à l'abattage de toutes les personnes présentes. Et pourtant, par-ci, par-là, on croisait tout de même des petits groupes dont les membres étaient contraints de surveiller constamment les environs afin de s'assurer qu'aucune patrouille n'approchait. Il était donc épuisant de faire partie d'un tel groupe. Et si réellement une patrouille approchait, le groupe se dissolvait immédiatement en individus épars, mais généralement pas très vite, du moins pas assez vite pour que les policiers n'aient le temps de remarquer leur manège et de procéder à un abattage.

Cette nuit-là, je ne fus témoin que d'un seul abattage : je guettais depuis l'obscurité où je me réfugiais toujours quand je vis, ou crus voir, des policiers arriver. En l'occurrence, ma cachette pouvait sembler inutile : les agents avaient déjà fort à faire avec un groupe, et l'abattage auquel ils étaient en train de procéder devait leur fournir assez de viande. Il semblait donc qu'à cet instant, ils n'avaient que faire d'un individu isolé ne s'étant rendu coupable d'aucune infraction. Cependant, je redoutais qu'ils me prennent pour un membre du groupe ayant réussi à prendre la fuite assez rapidement, ce qui aurait pu faire de moi leur victime.

J'avais froid, je tremblais, c'est pourquoi je ne m'arrêtais pas un seul instant. Je restais sans cesse en mouvement, je traversais la ville obscure en évitant tous ceux que je rencontrais. À force de maintenir ce degré de vigilance, je me trouvai passablement fatigué au point du jour, et je désirais plus que tout me reposer. Mais je n'osais pas m'arrêter pour m'allonger ou ne serait-ce que m'asseoir dans un coin un peu à l'écart. Ce genre de comportement était particulièrement dangereux,

surtout la nuit, mais le jour également : je risquais à tout moment d'être attaqué.

J'étais d'humeur maussade et je me reprochais de ne pas être resté un peu plus longtemps, au moins jusqu'au matin, à l'endroit où j'avais mangé mon morceau de viande crue. Là-bas, les environs étaient déserts, et, même s'il était hors de question de plonger dans un sommeil trop profond, le fait que j'aie pu y dormir un peu sans être agressé suffisait à me convaincre que les lieux étaient relativement sûrs.

Je m'étais dirigé vers le centre-ville pour me procurer de la viande, mais je n'avais pas réussi pour le moment, de sorte que mon périple avait été tout à fait inutile ; qui plus est, je n'avais aucun espoir d'en obtenir dans un avenir proche, surtout si je persistais dans mon comportement.

Je n'arriverais à rien en me dissimulant et en faisant toujours preuve de prudence. Pourtant, je ne pouvais pas me résoudre à attaquer quelqu'un pour lui voler sa viande ; je n'étais probablement pas encore assez affamé et affaibli.

Ce genre d'acte ne me répugnait pas du tout. Combien de fois n'avais-je pas fait moi-même l'objet d'une telle agression ! J'avais souvent réussi à protéger ma viande ou mes tickets, mais il m'était arrivé de me les faire subtiliser. Si je décidais de m'emparer de viande de cette manière, je n'avais pas de remords à avoir ; toutefois, j'avais peur que ma victime ne se mette à crier ou que les policiers soient témoins de la scène et me suspectent de vouloir commettre un abattage au noir.

Il fallait donc que je sois particulièrement circonspect dans le choix de ma victime. Par ailleurs, j'avais tout intérêt à choisir une personne ayant échangé ses tickets en seconde classe au moins. Puisque j'allais devoir consommer cru mon butin, je ne voulais pas prendre

le risque qu'il empeste comme la plupart des marchandises de troisième classe.

Lorsque le jour fut tout à fait clair, je n'avais pas encore vraiment faim. En revanche, j'étais pris d'une grande fatigue due à ma veille nocturne, que j'avais passée constamment sur mes gardes. J'étais résolu à prendre un peu de repos avant de me livrer à mon larcin. C'est pourquoi je pris la direction de l'endroit d'où j'étais venu durant la nuit, l'endroit où s'était élevée notre petite maison et où, tout récemment, j'avais mangé ma viande crue.

J'aurais bien évidemment pu me diriger ailleurs pour me reposer, quelque part en banlieue, mais je ne connaissais pas d'autre lieu. J'étais né dans la ville et j'y avais grandi ; pourtant, je ne connaissais que les itinéraires menant aux halles, aux bureaux de l'administration délivrant les tickets et aux entrepôts où l'on pouvait les échanger contre du combustible.

Bien sûr, j'étais souvent passé dans d'autres quartiers, notamment autrefois, lorsque je vivais dans un immeuble en brique qui avait fini par s'effondrer, mais ils n'avaient alors aucune importance pour moi et je ne prêtais attention qu'à ce qui pouvait en avoir une, à savoir les halles.

Quand j'arrivai à l'endroit d'où j'étais parti la nuit précédente, je m'allongeai sur le sol et me reposai quelque temps. Tout semblait calme aux alentours et je finis par m'endormir en toute quiétude.

Je me réveillai pris d'un sentiment désagréable. J'ouvris brusquement les yeux. Il était grand temps : à quelques pas de moi à peine se tenait un homme efflanqué, une grosse pierre à la main. Il avait dû s'approcher sans faire de bruit, mais, hélas pour lui, j'avais le sommeil très léger. Je n'avais aucun doute sur la conduite à tenir.

Je me levai d'un bond. Revigoré par le sommeil, je n'avais pas peur de manquer de forces pour me défendre. Du reste, cela ne fut

pas nécessaire. Dès que je fus debout, l'homme jeta la pierre et s'enfuit à toutes jambes.

Je ne pris pas la peine de le suivre, même si je ressentis une vague faim à sa vue. J'aurais probablement pu le rejoindre assez facilement, et le mettre à terre ne m'aurait pas posé de grandes difficultés ; mais je ne voulais pas prendre le risque d'être vu par quelqu'un, ou, pour mieux dire, par des policiers qui surgissaient toujours au moment le plus inopportun.

Je ne veux pas dire par là que, si j'avais eu très faim, j'aurais dédaigné sa viande ; mais l'homme était incroyablement décharné et, même si j'avais déjà mangé de la viande de moindre qualité, j'étais encore persuadé de pouvoir m'en procurer une meilleure, et sans courir grand risque, que celle qui s'offrait alors à moi.

Malgré tout, l'incident me fit l'effet d'un avertissement : le refuge que j'avais choisi pour me reposer n'était pas si sûr que j'avais bien voulu le croire. Je décidai donc de retourner en ville, même si, là-bas, j'allais m'exposer à des dangers tout autres, comme j'avais pu m'en rendre compte durant la nuit.

Car, malgré ces dangers réels, il me semblait qu'il était plus sûr de vagabonder en ville qu'ici, où je pouvais être abattu au noir à tout instant, traîtreusement. Je n'hésitai pas plus longtemps et me mis en route.

Comme j'avais dormi, je me sentais ragaillard, mais j'avais à présent la gorge terriblement sèche. La faim commençait aussi à me tarauder vaguement, mais sa voix n'était encore guère audible. J'avais toujours en moi assez d'éléments nutritifs grâce au morceau de viande que j'avais absorbé la veille.

Je bus tout mon soul à un puits, ce qui contribua certainement à ce que mon estomac tarde à revendiquer ses droits. En somme, je n'étais pas si mal : reposé, repu et désaltéré.

Je pouvais même supposer que, dans cet état, il me serait facile de m'emparer d'un morceau de viande que je mangerais par la suite aux dépens d'un malheureux incapable de le défendre.

J'errai encore dans quelques rues proches du centre-ville, proches des halles. Je vis entre autres plusieurs personnes marchant d'un pas rapide et serrant leur pitance contre leur poitrine. À présent, je ne désirais rien d'autre que leur voler leur bien. Car la vue de cette viande avait suscité en moi une forte sensation de faim ; cependant, je ne pouvais toujours pas me résoudre à effectuer l'acte de violence que j'envisageais. Quelque chose me retenait, j'étais agité et voyais des agents partout autour de moi.

C'était très désagréable. Je savais qu'il fallait que je trouve de la viande avant la tombée de la nuit ; je ne pouvais pas me permettre d'attendre plus longtemps, car je risquais ensuite d'être trop affaibli, voire incapable de passer à l'acte ; mais j'étais en même temps rongé par une peur insidieuse qui m'empêchait encore de faire le nécessaire.

J'étais surpris de me retrouver ainsi, dans l'impossibilité de me livrer à un vol banal, comme il s'en produisait chaque jour un nombre incalculable. Autrefois, je n'hésitais jamais à mettre mes desseins à exécution ; j'avais même pratiqué un temps l'abattage au noir nocturne, et celui qui m'y avait amené devait certainement être satisfait de moi, au moins en partie. Mais le temps avait passé, et, depuis lors, c'est toujours moi qui avais dû me défendre et non l'inverse.

J'attribuai ma paralysie à un certain manque d'expérience, et tentai de mobiliser toutes mes forces afin de la surmonter. Alors que j'y étais presque parvenu, il se produisit une chose qui ne fit qu'augmenter mon désarroi, en y ajoutant un sentiment d'incertitude.

J'avais enfin décidé de passer à l'action, et, après avoir soigneusement regardé de part et d'autre, je m'engageai dans une ruelle à l'écart, espérant y croiser la victime adéquate. Il n'y avait aucun poli-

cier en vue, et j'avais acquis la conviction que j'allais pouvoir mettre mon plan à l'œuvre sans courir un risque trop important.

Je n'étais pas encore trop affaibli et pouvais donner l'impression, par mon allure, d'avoir droit à des tickets et de disposer d'un logement. C'est du moins à ceci que j'attribue l'incident qui survint, et de façon tout à fait inattendue car, tout à ma résolution, j'avais oublié jusqu'à son éventualité.

J'avançais d'un pas tranquille, guettant l'individu susceptible de me fournir de la viande ou un ticket, m'appêtant à bondir et faire usage de violence, freinant en moi tout ce qui aurait pu briser mon élan. Et j'oserais affirmer qu'à l'instant où tout se déroula, il n'y avait plus rien pour m'arrêter.

Soudain, un homme émergea devant moi. Il n'avait pas l'air particulièrement épuisé ; lui non plus ne se trouvait probablement pas depuis longtemps dans la nécessité de se procurer sa nourriture par la force. Il se précipita sur moi, me frappa et m'enserra fermement avant même que j'aie le temps de réagir.

Je me secouai, me cabrai, et j'allais finir par le repousser lorsqu'il s'avéra qu'il n'était pas seul. Tandis qu'il me tenait d'une poigne solide, une femme qui faisait probablement équipe avec lui s'approcha rapidement de moi et me frappa plusieurs fois au visage avec fureur. Puis, l'homme me serrant toujours, elle se mit à fouiller mes poches, ces poches qui étaient vides, mais qui étaient tout de même les miennes.

À cet instant, il était inutile de me défendre, car il était clair que, dès l'instant où ils constateraient que je ne possédais aucun ticket, et encore moins de la viande, ils me relâcheraient pour s'en aller, déçus, chercher une autre victime.

Mais une habitude longtemps acquise, qui me poussait à défendre de toutes mes forces mes poches et mes tickets, me fit produire un puissant effort pour les empêcher de se livrer à ce vol, même imagi-

naire. Je relevai la jambe, la détendis brutalement et donnai un violent coup de pied à la femme.

Elle tituba : j'avais touché une zone sensible. Je n'hésitai pas un instant et répétai immédiatement la même manœuvre. Elle recula, un éclair de haine dans les yeux. L'homme qui m'enserrait était apparemment décontenancé par cet assaut impitoyable, et je sentis son emprise se relâcher un peu. J'exploitai la situation en lui donnant plusieurs coups de coude, tant et si bien que je parvins à me dégager.

Dès que je fus libre de mes mouvements, je m'éloignai d'eux à pas vifs jusqu'à être suffisamment loin pour qu'ils cessent de constituer une menace. Je me retournai pour les regarder : ils ne donnaient aucun signe que l'évènement qui venait de se produire ait pu les concerner. Qui plus est, ils n'étaient plus ensemble : ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, ne voulant pas se rendre suspects de former un groupe, aussi restreint fût-il.

Toute l'attaque n'avait évidemment duré qu'un temps très court, et aucune parole n'avait été prononcée. Ni moi, ni l'homme et la femme ne pouvions encourir le risque d'attirer, par des cris ou des mots prononcés de façon trop brusque, une des patrouilles de police qui sillonnaient la ville.

Je n'étais pas encore très loin de mes ennemis lorsqu'une d'elles arriva en effet, passant rapidement près de moi à la recherche d'une infraction, d'une victime. Je poussai un soupir de soulagement ; j'étais bien trop conscient de ce qui serait arrivé si j'avais été surpris en train de me défendre contre ceux qui m'avaient agressé aussi sauvagement.

Pour le moment, j'étais donc sauvé : je m'étais débarrassé de mes ennemis affamés sans pour autant tomber aux mains de fer de la police. Je pouvais m'estimer heureux ; mais je sentais pourtant avec horreur que je faisais fausse route.

Le souvenir pénible de l'évènement qui venait de se produire hantait mes pensées, et je ne cessais de me remémorer la manière dont

mes assaillants et moi nous étions comportés. Je devais admettre que j'avais fait preuve de présence d'esprit ; je m'étais défendu dès que l'occasion s'était présentée. Et avec succès, même s'il est vrai que c'était inutile, en réalité. J'étais persuadé que, dès que mes agresseurs auraient compris qu'ils ne trouveraient aucun butin sur ma personne, ils m'auraient laissé partir aussi vite qu'ils m'avaient attaqué.

Je m'étais donc défendu sans raison !

Et je m'imaginai à présent en train d'attaquer à mon tour une personne possédant des tickets, voire de la viande, et qui aurait de bonnes raisons pour se défendre de toutes ses forces.

Si donc je n'avais pour ma part aucun véritable motif de lutter et que je l'avais pourtant fait avec la dernière énergie, quelle ne serait pas la force déployée par quelqu'un ayant une bonne raison de le faire !

Car il est vrai que lors des nombreuses agressions que j'avais subies et dont l'objet était de me voler, j'étais toujours parvenu à protéger mon bien, à deux ou trois exceptions près ; même si j'avais souvent été en infériorité numérique, je n'avais rien perdu.

Quiconque possède de la viande est mieux nourri, a plus de force et lutte plus âprement ; il est très difficile à vaincre.

C'est ce dont je prenais conscience et soudain, je ressentis à nouveau de la faiblesse, j'eus peur de ne pas oser m'attaquer à quelqu'un et, si je le faisais, d'être vaincu et repoussé. Cette idée m'attrista et je continuai à errer dans les ruelles, cherchant à rassembler mon courage.

La nuit commençait à tomber, je n'avais plus le moindre morceau de viande et je n'avais pas même tenté, pour l'instant, de m'en procurer un. Je regrettai alors de ne pas avoir abattu au noir l'homme qui avait tenté de me briser le crâne pendant mon sommeil. Si je l'avais fait, il est probable que personne ne m'aurait vu et j'aurais pu avoir, à présent, un morceau de viande décharnée, j'aurais pu être repu.